

**LA FEMME COMME MAITRESSE-POLITIQUE OU PERSONNAGE DE LA
DEROUE SOCIALE DANS *LES CAVES DU VATICAN* D'ANDRE GIDE,
L'ÉTAPE DE PAUL BOURGET ET *L'ENFANT CHARGE DE CHAINES* DE
FRANÇOIS MAURIAC**

Joëlle Fabiola NSA NDO

Ecole Normale Supérieure de Libreville, Gabon

GRALIFAH

nsajoelle@gmail.com

Résumé :

Il y a plusieurs siècles Stendhal affirmait au sujet de la littérature qu'elle était fille de son temps. Une manière d'exprimer le rapport mimétique entre l'esthétique et le réel. Il est difficile de contester une telle assertion car si elle ne s'applique guère à toute fiction, l'expérience vient conforter la position de l'écrivain français. On peut remonter à Aristote et sa conception de la mimésis, reprise par Roland Barthes lorsqu'il s'interroge sur le sens de la littérature. Ou plus proche de nous, à Fortunat Obiang Essono qui évoquait l'historicité littéraire lorsqu'il voulait saisir la quintessence de plusieurs textes littéraires. Tout ceci pour dire que les écrivains réagissent à leur environnement, aux questions prépondérantes qui les façonnent. C'est le cas en France. Le pays est traversé par des événements qui ne laissent pas le corps social sans conséquence. Les auteurs, membres de ce corps, n'échappent pas à cette logique. La période allant de 1890 à 1914, une des plus animées, va fortement marquer les œuvres des enjeux politiques du moment : la place de la nation, l'identité nationale, la décadence, la place des sujets sociaux par rapport à la nation. Pour ce qui est du sujet dans la perspective de l'identité nationale, il y a une perception qui fait état que l'individu décadent soit intégré à la communauté. Les œuvres littéraires, particulièrement des romans à thèse, vont représenter des acteurs sociaux qui évoluent dans le champ socio-politique. Nous comptons parmi ces acteurs des femmes. D'où la thématique qui engage notre réflexion. Celle-ci nous permettra d'interroger la place de la femme lorsque celles-ci deviennent des maîtresses-politiques ou des femmes qui inspirent la déroute sociale, ceci à partir de la représentation romanesque entre 1890 et 1914.

Mots clés : Femme, Identité, Politique, Roman, Représentation.

**THE WOMAN AS POLITICAL MISTRESS OR CHARACTER OF THE SOCIAL
ROUT IN *LES CAVES DU VATICAN* BY ANDRE GIDE, *L'ÉTAPE* BY PAUL
BOURGET AND *L'ENFANT CHARGE DE CHAINES* BY FRANÇOIS MAURIAC**

Abstract : Several centuries ago, Stendhal said that literature was the daughter of its time. A way of expressing the mimetic relationship between aesthetics and reality. It's hard to argue with such an assertion, because while it hardly applies to all fiction, experience supports the French writer's position. We can go back to Aristotle and his concept of mimesis, taken up by Roland Barthes when he pondered the meaning of literature. Or, closer to home, to Fortunat Obiang Essono, who evoked literary historicity when he wanted to capture the quintessence of several literary texts. All this to say that writers react to their environment, to the overriding issues that shape them. This is the case in France. The country is affected by events that have consequences for society as a whole. Authors, as members of this body, are no exception to this logic. The period from 1890 to 1914 was one of the most animated, and its works were strongly influenced by the political issues of the day: the place of the nation, national identity, decadence, and the place of social subjects

in relation to the nation. As regards the subject in the perspective of national identity, there is a perception that the decadent individual should be integrated into the community. Literary works, particularly thesis-based novels, represent social actors in the socio-political field. These actors include women. Hence the theme that engages our reflection. It will allow us to question the place of women when they become political mistresses or women who inspire social disarray, based on their representation in novels between 1890 and 1914.

Key words : Identity, Politics, Novel, Representation, Woman.

Introduction :

Jean Zaganianis ne croyait pas si bien dire en affirmant que « l'importance des discours littéraires se trouve dans les représentations fictionnelles qu'ils produisent à partir de la perception que les écrivaines et les écrivains ont de la réalité sociale mais aussi des systèmes symboliques dans lesquels ils vivent » (J. Zaganianis, 2013, p. 14). L'assertion a le mérite de traduire la relation mimétique entre le texte et le contexte. Roland Barthes parle de son côté d'une particularité qui définit la littérature qu'il exprime à partir du concept de mimesis. En nous alignant sur cette réception critique de la fiction, nous voulons lire une certaine littérature française à partir de la thématique de la femme comme maîtresse-politique ou personnage de la déroute sociale. Les auteurs de cette période (1890 et 1914) ont suscité une attention dans le domaine littéraire.

D'où de nombreux rendus. Nous citerons de façon générale l'article de J.M Wittmann « L'égotiste et le déraciné : la singularité en question dans la littérature française au tournant du siècle » (2018). L'auteur fait état de l'émergence des figures de la singularité dans le roman français de la fin du XIXe siècle. Nous citerons également P. Bourget avec *Cosmopolis* (1893), qui présente le cosmopolitisme comme étant un des facteurs de la décadence par un écrivain. Si plusieurs travaux ont été réalisés autour de cette période (1890-1914), il reste qu'aucun auteur n'a théorisé la notion identitaire à partir du rôle déterminant joué par les femmes. D'où le thème : « La femme comme maîtresse-politique ou personnage de la déroute sociale dans *Les Caves du Vatican* d'André Gide, *L'Étape* de Paul Bourget et *L'Enfant chargé de chaînes* de François Mauriac ». Notre discours s'efforcera donc de l'élucider. Le projet s'intéresse à la représentation romanesque de la figure féminine lorsque la création transforme les « intérêts sociaux du contexte » en « texte » (L. Goldmann, 1964, p. 7). Il vient répondre aux questionnements suivants : *Quelle est la place de la femme dans une époque extrêmement politisée ? Son rôle est-il limité à celui de la mère ou de l'épouse ?*

Du fait que ces auteurs restent attentifs à la société pour donner vie à la littérature, nous appliquerons un regard socio-critique : celui de C. Duchet (1979). Il s'agira de déconstruire la diégèse dans sa pertinence avec les structures sociales. En effet, pour ce dernier, « la poétique de la socialité est inséparable d'une lecture de l'idéologie dans sa spécificité textuelle » (1979, p.4). Le sens sera dit à partir de la poétique et de la sociologie dans un cadre empirique précis c'est-à-dire texte et du contexte.

Ce travail tentera de présenter la notion politique dans sa complexité dans une perspective où la femme tient une place de choix. En effet, penser politique revient à théoriser la convergence des paramètres à la fois spirituels (culte), sociaux (vision de la cité) et philosophiques (perception collective de l'individu). Ainsi, la politique serait relative à l'identité. Or, celle-ci n'est pas naturelle. Elle relève de la culture d'où l'idée

d'un rituel conditionné par le parrainage d'un ascendant initiateur qui organise le rite de passage où un profane acquiert sa place parmi les initiés. C'est ici que la figure féminine intervient lorsque des femmes tiennent le rôle de « maîtresses-politiques ». Lorsqu'elle n'est pas initiatrice, l'image de la femme est liée à la déroute sociale. La figure féminine, par le biais de certains personnages incarnent l'anti-valeur.

Afin de comprendre cette problématique nous bâtirons notre modèle d'analyse en deux temps : premièrement, nous verrons la femme en tant qu'initiatrice aux valeurs collectives. Et en second lieu, comment elle peut participer à l'individualisme.

1. La Femme comme maîtresse-politique et initiatrice au groupe

La femme entendue telle une « maîtresse-politique », fait référence à la gent féminine socialisée aux principes fondateurs du *groupe*¹. Lesdits principes sont des critères d'assimilation fondée des paramètres à la fois spirituels (culte catholique), sociaux (vision de la cité) et philosophiques (perception collective de l'individu). La femme (maîtresse-politique) par le biais d'un rite d'initiation, est celle qui permet à un individu d'accéder aux valeurs propres du groupe². En effet, la « maîtresse-politique » peut-être selon les cas, une épouse, une fiancée, une fille, une sœur...

Théoriser la « femme » par rapport à la perspective d'une « initiation au groupe » revient à l'inscrire comme autorité fondamentale qui donne accès à des connaissances qui confère à un sujet le droit de prétendre au dit *groupe*. Elle est donc, la figure féminine, la détentrice du savoir, la maîtresse de cérémonie, qui permet à un tiers d'accéder à un statut au sein de la communauté. Elle est celle qui « dirige l'homme, l'instigatrice de ses actions » (M. M. Ondo, 2019, p. 14). Toutefois, une précision est ici de rigueur à propos du *groupe*. Il n'est pas seulement un rassemblement d'individu mais une communauté de destins organisée selon des codes qui sont son axiologie ; et c'est ici que la femme vient jouer son rôle d'initiatrice car elle est chargée de sa pédagogie. Ladite éthique est exprimée en deux éthiques : la spiritualité et la famille.

1.1. Le culte catholique (le mentor spirituel)

Tel qu'il fut précédemment indiqué, parmi les fondamentaux qui disent le fonctionnement du groupe se trouve la spiritualité à condition de préciser qu'elle soit une et surtout catholique. L'identité spirituelle des femmes, les maîtresses politiques (initiatrices), dépend uniquement de ce culte. Elles n'auront de cesse de l'enseigner à tous les candidats au *groupe*.

Le choix du catholicisme comme valeur centrale, fondatrice, à la fois spirituelle et sociale du *groupe*, apparaît évident à la lecture de *L'Étape*³. Elle entretient aussi bien l'âme que l'être sociale pour que le sujet ne s'écarte point du chemin et ne risque guère la perte. Le personnage de Jean Monneron, contrairement à d'autres membres de sa fratrie, ne connaîtra pas une fin ténébreuse, principalement grâce à sa conversion au

¹ Le mot « groupe » ici renvoie à la notion de collectivité, à une solidarité organique entre les individus qui le composent.

² Définition faite par nous.

³ *L'Étape* (1902) pour cette étude est l'œuvre de P. Bourget. Pour la suite du texte, le titre de la fiction sera abrégé comme sut « L » tout au long du développement.

catholicisme. Jean Monneron est en quelque sorte lui-même un *disciple*⁴ qui, sous l'influence de sa fiancée Brigitte Ferrand (maîtresse-politique), fille du professeur de philosophie, mais aussi et surtout penseur catholique, va accéder à une forme de plénitude, après avoir retrouvé la foi grâce à elle. Tout commence lorsque sa fiancée décède chez le jeune Monneron une nature distinguée, mais dévoyée, parce que mise au service des seuls intérêts personnels. Brigitte Ferrand (maîtresse-politique) va donc s'employer à réconcilier ce jeune homme avec la collectivité, c'est-à-dire avec son *groupe*, en lui inculquant l'un des éléments qui fonde sa cohésion harmonieuse, le catholicisme. Par le biais du mariage, qui est un sacrement divin, Brigitte Ferrand ouvre les portes à son fiancé au rite catholique : « Demander la main de Mlle Ferrand, c'est s'obliger à un mariage religieux, et un tel mariage supposait que Jean Monneron se fit catholique (L. p. 14). Jean Monneron se transforme alors intérieurement ; lui qui était présenté comme un être égaré et corrompu par la vie se transforme en un individu sociable et conscient de sa nécessité de vivre dans le *groupe*.

L'éducation catholique construit le personnage, modifie son psychisme et le ramène vers une vision de la société et de l'individu soucieuse de l'intérêt collectif. Le narrateur ne manque pas de souligner la transformation, la rupture, d'un Jean Monneron sans foi, anticlérical, en un nouveau Jean Monneron converti au rite catholique : « Jean Monneron, socialiste et anticlérical au monarchisme et au catholique [...]. Il effectue le cheminement qui le conduit vers la foi chrétienne et vers le monarchisme » (A. Feuillerat, 1937, p. 234-235). Le spirituel contribue à définir l'identité du sujet. Elle lui inculque « les valeurs, le perfectionnement de soi » (G. Audisio, 1998, p. 173). Le choix de Bourget, de faire de son personnage féminin un mentor spirituel du rite catholique est une astuce qui permet à la fiction d'envisager le concordat entre l'institution et le catholicisme. De la sorte, Bourget suggère que tout enseignement tel qu'il soit doit s'appuyer sur des fondements religieux et, plus précisément, catholiques, étant considéré que pour Bourget, et selon la formule du Monseigneur Freppel⁵, alors évêque d'Angers et député de Brest : « une école sans Dieu, est une école contre Dieu » (J-O. Boudon, 2007, p. 113).

*L'Enfant chargé de chaînes*⁶, François Mauriac présente également un personnage initiateur en la personne de Marthe Balzon. Maîtresse-politique, elle est une jeune fille exemplaire, intègre. Conformément au décanat de l'ancien testament, la loi de Moïse, qui recommande à chacun d'aimer son prochain comme soi-même, et aux recommandations du Christ, qui appelle à l'amour mutuel, dans le Nouveau Testament, Marthe Balzon se montre soucieuse du sort de son prochain. Telle une marotte inspiratrice et protectrice, elle prend soin de son cousin Jean-Paul Johonet, en lui recommandant notamment de ne plus trop lire (L.C.C., p. 24), car l'abus de lectures romanesques le rend malheureux, mélancolique et solitaire (L.C.C., p. 24). Marthe Balzon prend également soin de son père. Elle lui propose une promenade à pied bénéfique pour sa santé (L.C.C., p. 31). Se

⁴ *Le Disciple* (1889) de P. Bourget, est le titre de son roman majeur. Il renvoie indirectement à la religion, bien qu'il n'y soit pas encore clairement question du catholicisme. Toutefois, il faut aller rechercher sa résonance dans une allusion concrétisée via le mot « disciple ». En effet, ce dernier ramène à la vision du Christ et ses douze disciples, lui qui demande à ceux qui le servent d'engendrer à leur tour des disciples : « allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit ». Or, la posture du disciple n'est pas simplement une question de croyance. Elle implique une conduite régulière guidée par un enracinement à des préceptes.

⁵ Mgr. Freppel cité par Jacques-Olivier Boudon dans *Religion et politique en France depuis 1789*.

⁶ *L'Enfant chargé de chaînes* (1913), pour cette étude est l'œuvre de F. Mauriac. Pour la suite du texte, le titre de la fiction sera abrégé comme sut « L.C.C » tout au long du développement.

détourner d'une culture qui isole l'individu, l'affaiblit, se ressourcer en se promenant dans la nature, ce qui est le moyen de retrouver ou de sentir ses racines : le système de valeurs sur lequel s'appuie le texte est binaire...

Bien plus, l'ornement de sa chambre traduit l'identité spirituelle de la jeune femme. En effet, nous pouvons dire que la chambre du personnage initiateur est une mise en scène de sa foi catholique. La décoration est en effet suggestive :

Il y avait au mur le crucifix et de petites statues soigneusement peinturlurées : saint Joseph, chauve, avec un toupet de cheveux marron, la Vierge, le Sacré-Cœur bien peigné en tunique nougat rose. Sur les planches d'une étagère, étaient rangées les reliures bleu tendre et rouge sombre des *Imitations*, des *Manuels du chrétien*, des *Paillettes d'or* et autres éditions pieuses dont la première feuille porte cette inscription : *En souvenir d'un beau jour* ; sur la cheminée, des petits enfants nus, des jeunes filles souriaient, comme on sourit au photographe (L.C.C., p. 22).

L'éducation religieuse qu'a reçue Marthe Balzon fait d'elle une maîtresse-politique confirmée, car, cette dernière consolide son identité spirituelle catholique. Elle a été élevée par un père professeur de rhétorique, lui aussi penseur catholique qui, malgré sa fortune, est resté attaché à l'Université et qui avait pour but d'instruire la jeunesse, sans se soucier d'avancer dans sa carrière (L.C.C., p. 18). Quant à sa mère, elle aussi catholique, elle a été élevée au Sacré-Cœur de Bordeaux (L.C.C., p. 18). Le catholicisme n'est pas simplement une doctrine religieuse ; elle procure également un réconfort, car il délivre l'homme de ses souffrances et des maladies de l'âme. Toujours dans *L'Enfant chargé de chaînes*, François Mauriac montre comment Marthe Balzon (maîtresse-politique) à travers la religion catholique a réconforté et délivré Jean-Paul Johanet des maladies de l'âme dans lesquelles il était emprisonné, comme le pessimisme, l'errance, la mélancolie, le mal-être, l'isolement... Il renonce à ces maladies de l'âme pour devenir un homme « sérieux, religieux, avec des inquiétudes d'ordre social » (L.C.C., p. 69-70). Il le déclare lui-même en ces termes : « Le jour où ma pensée s'attacha à Marthe avec un tendre et obstiné souci, ce jour-là j'ai commencé à me délivrer de moi-même » (L.C.C., p. 271).

Au début du roman, Jean-Paul Johanet est présenté comme un dilettante. Toutefois, après sa rencontre avec sa cousine (maîtresse-politique), après que celle-ci lui ait inculqué les valeurs catholiques, il est poussé à la conversion par le biais du repentir, de la confession. Ainsi, Jean-Paul Johanet finit par revenir à la religion de ses parents, celle qui l'a bercé durant son enfance, le catholicisme. L'auteur nous relate comment s'est produite sa guérison spirituelle après que ce dernier se soit repenti et confessé :

- Mon Dieu qui m'avez donné la grâce de comprendre vos soirs et de pleurer devant leur mystère, vous savez de quels rêves je les ai peuplés. Vous vous êtes plu, cependant, à ne jamais troubler ma vie. [...]. Mon Seigneur et mon Dieu, que puis-je dire pour ma défense... ? [...]. Dans les pires égarements, quelque chose en moi a toujours crié vers Vous. O mon Dieu, que ces heures me soient comptées où je Vous ai aimé à l'ombre des chapelles (L.C.C., p. 72-73).

Après sa guérison spirituelle, Jean-Paul Johanet va se tourner vers la religion de son enfance. Il cesse ainsi d'être seul et va rejoindre pleinement son père, sa cousine Marthe, etc. L'initiation terminée, il entre dans le *groupe* et accepte son identité spirituelle. Jean-Paul Johanet le dilettante, amoureux des livres, va se laisser guider dorénavant par la foi. Ainsi, après sa conversion, Jean-Paul Johanet sera plus à l'écoute d'autrui et plus calme.

Cette mise en valeur du catholicisme dans la fiction mauriacienne n'est pas étonnante : François Mauriac a été élevé par une mère catholique (maîtresse-politique) très stricte et conservatrice, et les convictions religieuses de l'auteur influencent son écriture. Les notions autour desquelles se structure la diégèse, comme la conversion ou la confession⁷ (du latin *fateor*, avouer, reconnaître son erreur ou sa faute), proviennent directement de son catholicisme.

L'amour du prochain est également mise en œuvre par le personnage de Brigitte Ferrand en tant que maîtresse-politique dans *L'Étape*. En effet, catholique pratiquante, elle pratique ce commandement. Lors d'une conversation avec son père à propos du refus de Jean Monneron de se faire baptiser, elle déclare :

Ah ! Mon père, que je plains ceux qui n'ont pas la foi ! Comment vivent-ils avec leurs morts ? Et ne pas vivre avec ses morts, c'est ne pas avoir de famille. Quand je pense qu'il n'a pas connu, jusqu'ici, ces joies profondes que donnent les pratiques religieuses, que je suis tentée de le plaindre ! ... (L., p. 19).

Cet extrait montre combien Brigitte Ferrand était accablée du fait que son fiancé Jean Monneron ne se fit pas catholique. Se souciant de son sort, elle ne pouvait pas rester insensible devant son refus. Elle voulait que ce dernier ait la foi. « Comment était-t-il possible de vivre sans foi ? », se demandait-elle. Elle avait de la peine pour les personnes sans foi, à qui il manquait la chose la plus importante dans la vie d'un homme. Ne pas avoir de foi, c'est se retrouver sans famille, sans tradition, etc. ; en un mot ne pas avoir la foi, revient à nier son existence. C'était le cas de Jean Monneron, dont elle souhaitait le changement par l'acceptation du Christ.

Nous avons aussi dans *Les Caves du Vatican*⁸, une maîtresse-politique, le personnage de Véronique Armand-Dubois), qui est l'épouse d'Anthime Armand-Dubois. C'est une femme « assez forte » (L.C.V., p. 17), « pieuse et souriante » (L.C.V., pp. 10-17). Elle souffre de son infertilité mais garde toujours le sourire. Elle prie pour que son époux change. En effet, Elle gardait « grand espoir de ramener à Dieu son Anthime » (L.C.V., p. 10). C'est ainsi qu'elle brûle des cierges pour que son époux prie et qu'il se confie en Dieu (L.C.V., p. 30), plutôt qu'à la loge. Son vœu le plus cher finit par être exaucé : « Anthime le savant, l'athée...était agenouillé. [...] Désormais, lui dit-il en la pressant contre son cœur et le visage penché vers elle...désormais, mon amie, c'est avec moi que tu prieras » (L.C.V., p. 38).

Véronique Armand-Dubois (maîtresse-politique) est celle qui participe à la conversion de son époux. Elle est son mentor, celle qui lui montre le chemin de la religion catholique. Ce dernier finit par trouver miraculeusement la guérison grâce à l'apparition de Marie, la mère du Christ. C'est à la suite de cette rencontre salvatrice qu'il décide de renoncer à sa richesse pour mener une vie vertueuse, tout en passant de la libre-pensée et du matérialisme au catholicisme.

En somme, l'identité spirituelle du *groupe*, loin de se poser comme multiple, reste ancrée dans le catholicisme, qui a les moyens de rassembler et de former les forces en présence dans la collectivité.

⁷ La confession est l'aveu de ses péchés à un prêtre catholique, pour en obtenir l'absolution, tiré sur le site : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/confession/18074>, consulté le 17/04/2023.

⁸ *Les Caves du Vatican* (1914), pour cette étude est l'œuvre d'A. Gide. Pour la suite du texte, le titre de la fiction sera abrégé comme sut « L.C.V » tout au long du développement.

1.2. La Soumission à la famille

La femme maîtresse-politique est perçue comme mentor spirituel de toutes les personnes qu'elle initie au culte catholique. Néanmoins, il faut noter, qu'un deuxième élément se révèle jouer un rôle important dans la constitution et la préservation du *groupe* en tant que collectivité : la soumission à la famille. La maîtresse-politique étant elle-même sensibilisée au primat de la famille, elle va également transmettre cette définition de soi par rapport à la cellule familiale. En effet, l'enjeu de la fiction réside dans la représentation de la famille comme espace et instrument de socialisation. La maîtresse-politique a la responsabilité durant la phase initiatique, d'enseigner l'importance de la cellule familiale dans l'équilibre de l'individu, C'est en elle qu'il acquiert une valeur intrinsèque. Les personnes à initier (mari, fiancé, cousin, etc) sont considérées comme des enfants, au sens d'êtres immatures, dans la mesure où ils sont encore dans une étape l'apprentissage. De ce fait, la femmes maîtresse-politique façonne les enfants (J. H. Déchaux, 2009, p. 91) pour qu'ils adhèrent aux idées de la communauté. L'enfant⁹ n'est plus simplement celui que l'on engendre, le fruit d'un acte sexuel : il représente avant tout « la continuité de la race » (J.M. Guyau, 1902, p. 10).

Ainsi, le parent n'est pas forcément celui qui met un enfant au monde, mais plutôt celle (la femme maîtresse-politique) qui l'éduque selon les exigences collectives. En regardant le cadre dans lequel évoluent les personnages principaux féminins de nos corpus, on constate que la référenciation à la famille accompagne toujours les premiers pas de la maîtresse-politique. Elle est une leçon fondamentale au service de la stabilité de la personne. D'ailleurs, les personnages qui parviennent à se réaliser sont les fidèles de la voie tracée par l'initiatrice ; autrement dit la voie du *groupe*.

L'hérédité à travers la soumission à la famille, dans la perspective de l'écrivain traditionaliste comme Bourget ou catholique comme Mauriac, sert à « conserver la tradition nationale et la vraie condition du progrès, la source intarissable d'un patriotisme éclairé et fécond » (J.M Guyau, 1902, p. 136), comme l'écrivait le sociologue Jean-Marie Guyau en 1902. La famille Balzon en est l'illustration, dans *L'Enfant chargé de chaînes*. La mère de Marthe Balzon, (maîtresse-politique) a façonné sa fille à son image en lui enseignant toutes les valeurs fondatrices de la famille. Marthe ne fait pas que porter le nom de ses parents : elle partage avec eux des valeurs spirituelles, sociales, une terre dans laquelle elle est enracinée. La cellule familiale conditionne son devenir, d'une manière positive, dans les romans de ces écrivains conservateurs. La fille n'est pas qu'un enfant, c'est le prolongement de ses parents.

D'une part, Marthe Balzon est une partie de sa mère, car c'est dès son plus jeune âge, qu'elle devient chrétienne catholique pratiquante comme sa mère, qui l'a élevée dans un environnement religieux. Toutes les pièces de la maison familiale sont décorées avec des « statues de la petite chapelle » (L.C.C., p. 22) ; sa chambre, bien évidemment, ne déroge pas à la règle.

D'autre part, Comme sa mère, Marthe assiste régulièrement aux messes matinales, elle pratique « la communion, la prosternation, sans oublier le jeûne » (L.C.C., p. 29).

Marthe Balzon n'est pas le seul personnage dont l'éducation est marquée par le respect pour les traditions et pour l'héritage familial : Brigitte Ferrand suit la même trajectoire dans *L'Étape*. Elle est façonnée de façon normative par la famille, Brigitte assure la continuité de l'éthos parental.

⁹ Dans notre contexte l'enfant correspond à la personne que l'on initie.

Sa mère décédée, Brigitte n'a aucun mal à combler l'absence de sa mère en devenant pour son père une compagne de pensée :

Chargée, à quinze, de remplacer sa mère morte au foyer d'un père qu'elle admirait autant qu'elle l'aimait, Brigitte avait voulu devenir, pour cet homme supérieur, mieux qu'une ménagère, une compagne de pensée, bien humble, bien modeste, et qui l'aidât cependant à supporter la solitude du veuvage (L., p. 17).

En d'autres termes, la fille Ferrand est la Continuité de la mère : C'est une fille rempli de tendresse (L., p. 17), avec une nature émotive (L., p. 18).

L'entrée de Jean Monneron dans le *groupe* s'effectue par la réception des idées monarchiques et catholiques transmises par sa fiancée Brigitte Ferrand. Le narrateur indique que le jeune homme retrouve en Brigitte Ferrand une « impression de paternité spirituelle » (L., p. 252), et davantage encore, sa vie est fixée : c'est-à-dire celui de lui donner son nom, « vivre avec elle, toujours, fonder avec elle un foyer, travailler pour elle, auprès d'elle, par elle... » (L., P. 32).

Il en va de même pour le personnage de Jean-Paul Johanet, dans *L'Enfant chargé de chaînes*, qui va trouver en Marthe Balzon, une famille qui va rendre possible son entrée dans le *groupe*. Les idées de Marthe Balzon vont permettre la socialisation de Jean-Paul Johanet. Elle est celle qui va fortement influencer son attitude.

Ainsi, sa cousine Marthe Balzon lui parle de son âme malade ; elle voit dans son dilettantisme la source de son malheur et de ses accès de mélancolie. Marthe Balzon mettra tout en œuvre pour insérer son cousin dans la collectivité et pour l'amener à des considérations centrées sur le *groupe*. Ce qu'elle lui enseigne, c'est l'art et la manière de vivre en harmonie avec les siens, avec le *groupe*.

C'est une femme pieuse, qui pratique la religion catholique avec dévotion et lit des ouvrages tels que : « des *initiations*, des *manuels du chrétiens*, des *Paillettes d'or*, et autres éditions pieuses dont la première feuille porte cette inscription : *En souvenir d'un beau jour* » (L.C.C., p. 22).

2. La femme comme personnage de la déroute sociale et l'individualisme

La perspective de la femme maîtresse-politique est un motif textuel. Toutefois, elle n'est pas la seule. La création littéraire offre une vision complexe du regard porté sur la figure féminine. Il n'est donc pas étonnant de constater son écriture sous des traits péjoratifs. Loin de là la volonté de la dénigrer, des auteurs textualisent une autre image des personnages féminins. Celles qui font le choix de de la déroute sociale, l'individualisme.

2.1. Le culte du moi

La femme comme personnage de la déroute dans notre contexte est celle qui prône l'individualisme à travers « le culte du moi »¹⁰. Ces femmes, personnages de la déroute, ont des attitudes et des comportements qui vont à l'encontre des règles et normes établies, et ne partageant aucune valeur collective. Elles agissent uniquement pour leurs intérêts personnels. Dans *L'Étape*, l'auteur présente aussi des femmes qui ne sont liés à des fratries uniquement par leur nom et leur appartenance, sans pour autant partager avec elle des valeurs communes ni des sentiments affectueux. C'est le cas des femmes Monneron perçues telles des actants de la déroute sociale. Elles ne sont gouvernées que par leurs propres intérêts. En effet, elles ne sont pas véritablement connectées les unes aux autres, C'est ainsi que nous distinguons Anna Granier, la femme de Joseph Monneron, une dame plutôt gaspilleuse, impulsive, « très vulgaire, de cœur étroit et

¹⁰ Définition donnée par nous.

d'esprit court » (L., p. 63). Elle est également vaniteuse (L., p. 64) doublée d'un « fond d'égoïsme animal » (L., p. 64) ; Sa fille, Julie Monneron, n'est pas en reste. Dun caractère possédant, son humeur cède constamment à des « détresses totales » (L., P. 241). Elle s'est laissée séduire par un jeune aristocrate sans morale et sans scrupule qui a vite fait de s'extirper après avoir obtenu d'elle des faveurs physiques. Dorénavant enceinte, elle projette de l'assassiner pour le punir de son comportement immoral à son égard. La mère et la fille n'entretiennent aucun rapport affectueux digne d'une relation mère-fille. Madame Monneron se montre très « dure » (L., p. 64) avec sa fille. En effet, bien que vivant sous le même toit, l'individualisme dicte leur rapport : c'est chacun pour soi (L., p. 93). « Foncièrement despotique » (L., p. 237) : la mère ne prenait pas garde à sa fille. Un autre personnage de la déroute sociale : Angèle d'Azay, amante d'Antoine Monneron, n'est pas en reste. Sa définition de la valeur intrinsèque repose sur les artifices, notamment les possessions matérielles. Elle partage avec son amant un goût démesuré pour le « luxe et des bijoux » (L., p. 93). Ces femmes en tant que personnages de la déroute sociale symbolisent toutes la paresse. Elles choisissent, toute la facilité plutôt que le travail et le surpassement de soi. En effet, elles sont vouées à « cultiver et à orner un moi qui seul conserve une valeur » à leurs yeux (J.M Wittmann, 2018). Les femmes Monnerons ne sont donc pas une vraie famille au sens de Bourget : un organisme uni dont les membres sont indissociables, mais un groupe-foule. Ils n'ont aucune énergie, du moins positive, car l'énergie est, par définition, gaspillée par les êtres individualistes. L'énergie est une « vertu en elle qui, avec tumulte ou noblesse, tend à l'harmonie et à sa perfection » (P. Citti, 1987, p. 116), mais sa dégradation détermine précisément la décadence des nations, elle-même liée au développement de l'individualisme, selon Bourget (la « Théorie de la décadence » dans les *Essais de psychologie contemporaine*). Paul Bourget se sert du cas des femmes Monneron pour montrer combien il est préjudiciable que des individus se coupent de leurs origines, de leur cellule familiale. L'ascension sociale tant désirée par Joseph Monneron a des conséquences catastrophiques pour lui, et sa famille. L'exemple offert par les femmes Monneron comme personne de la déroute sociale permet aussi à Bourget de montrer comment les femmes du groupe-foule tendent à sortir du système axiologique de leur milieu d'origine. Ces travers comportementaux sont le propre de la femme de la déroute sociale. C'est-à-dire celle qui détruit au lieu de construire. Ces attitudes sont aussi révélatrices d'un malaise social, d'une gangrène qui ronge et porte atteinte à la stabilité, à la force du *groupe*.

2.2. La rupture familiale

Lorsque nous parlons de rupture familiale cela va sans dire que le socle qui régit la famille est brisé¹¹. Le mariage est le seul lieu où un homme et une femme peuvent s'unir et de cette union naît un enfant qui est le fruit de leur amour. La femme qui brise ce schéma devient personnage de la déroute sociale. De ce fait, la femme qui décide de vivre pour elle, demeure dans l'individualisme sortant du cadre et des valeurs collectives. En effet, ce qui résulte de l'appartenance non à un vrai *groupe* tel que la famille mais à un groupe-foule a conduit Julie Monneron (personnage de la déroute sociale) dans *L'Étape*, à envisager de transgresser les lois de la société en commettant un crime (un meurtre). En effet, Julie Monneron est une jeune fille noble et respectable qui s'est laissée séduire par un jeune aristocrate sans scrupule, Adhémar de Rumesnil, un jeune homme qui est également l'ami de l'un de ses frères Jean Monneron. Maîtresse de ce dernier, et se sachant enceinte sans être marié, rejetée et abandonnée, elle projette alors de se venger par le meurtre de son séducteur : Qu'elle était la maîtresse de cet amant qui était libre et qui, pas une fois, ne lui avait, dans les causeries intimes de leurs rendez-vous, fait même la plus lointaine allusion à un mariage, elle traversait sans cesse de ces accès de détresses totales. Elle se prit à pleurer, pleurer indéfiniment silencieusement » (L., p. 241).

¹¹ Définition donnée par nous.

Avec cette maternité clandestine, c'était l'effondrement de tout, une descente noire dans un abîme de misères, plus de possibilité de famille, sinon que l'abjection ou la déloyauté, une existence à jamais manquée » (L., p. 311). Ce qui est convenable pour elle, c'est un « mariage immédiat, un voyage et un accouchement loin de Paris » (L., p. 312). Pour être rassuré et pour clarifier sa situation, elle donne rendez-vous à Rumesnil, qui accepte volontiers. Le jour du rendez-vous : C'est ainsi qu'au fil de leur conversation, elle lui dit : « Je suis enceinte » (L., p. 324). Elle continue, suppliante : « Si nous devons avoir un enfant, est-ce que nous le laisserons naître ainsi, sans qu'il porte le nom de son père, sans que je sois ta femme, ta vraie femme » (L., p. 325-326). N'ayant pas eu gain de cause lors de sa rencontre avec son amant, Julie part alors toute troublée, déboussolée, car, en pensée, « elle écoutait cet appel aux criminelles pratiques par lesquelles tant de ses pareilles ont supprimé la preuve vivante de leur faute » (L., p. 329). Elle « était comme souillée par ces hideuses paroles, maintenant que la magie de la présence du corrupteur n'agissait plus sur elle, qu'elle n'entendait plus sa voix » (L., p. 329). Par-delà la question psychologique et morale, ce qui est posé à travers cette histoire, c'est la question du développement de l'individualisme, qui ruine toutes les valeurs sur lesquelles s'est construite la société, suivant un romancier traditionaliste comme Bourget.

Le romancier décrit alors, une sorte d'engrenage fatal qui peut conduire à la mort physique ; le déshonneur la pousse en effet à vouloir se venger de l'affront en tuant son amant et en se tuant par la suite : ce qui est contre la moral religieuse. Julie Monneron se rend chez Rumesnil pour mettre en exécution son projet : Elle a voulu se tuer [...] Adhémar a essayé de la désarmer. Une belle est partie, qui lui a fracassé la main gauche et le poignet [...] Il n'a plus eu la force d'empêcher la malheureuse d'exécuter son projet. Elle s'est tiré un coup de pistolet » (L., p. 423). Julie Monneron, en proie au désespoir et au cours d'une explication violente, avait voulu le tuer et se tuer ensuite. Elle finira simplement par le blesser. André Gide participe aussi à cette écriture de la décadence à partir des personnages féminins. *Les Caves du Vatican*, donnent à lire la mère de Lafcadio. Elle est sémiotisée sous les traits d'une femme cosmopolite aux mœurs légères qui a brisé le socle de la famille en ayant eu un enfant avec un homme marié (le Comte Juste-Agénor de Baraglioul). Comble de l'immoralité, cette mère aux mœurs discutables va ensuite élever son fils sans père dans un environnement totalement malsain dont les seuls repères paternels sont des oncles de nationalité différentes : ces oncles étaient en réalité ses amants. L'auteur le signifie dans son texte : « Lafcadio, à qui sa mère avait donné cinq oncles, n'avait jamais connu son père » (L.C.V., p. 61). La différence des nationalités des oncles n'est pas un choix scriptural abstrait ou gratuit. Il permet de souligner le déracinement qui frappe la mère et qui guette le fils. Ce déracinement est vécu à partir du « cosmopolitisme » puisque les oncles sont d'horizons identitaires diverses. Or, cela ne permet guère selon une certaine littérature nationaliste d'accoucher des individus équilibrés attachés à des valeurs du groupe. Bourget prévenait sur les dangers d'un cosmopolitisme sauvage qui ne serait pas bonifié par une base nationaliste (V. Rambaud, 2017). Le personnage de la femme comme axe de la dérouté sociale vient finalement dire une décadence à partir de l'imagination artistique. Elle n'est pas un jugement contre les femmes, mais un angle d'approche pour lire l'effritement des bases sociales nécessaire pour la construction d'un groupe nationale conséquent.

Conclusion :

La présentation de la femme comme maîtresse-politique ou personnage de la déroute sociale dans *Les Caves du Vatican* d'André Gide, *L'Étape* de Paul Bourget et *L'Enfant chargé de chaînes* de François Mauriac est restituée sous le prisme de la complexité, celle-ci nous épargne d'une allégorie simpliste. Nous avons entrepris de mener notre travail sous la grille sociocritique qui propose une grille de la lecture anthropologique, qui permet de lire la société dans les textes littéraires. Notre article s'est étendu sur la thématique du féminin abordée à partir de différentes positions : Il y a des femmes qui sont maîtresses-politiques donc porteuses des valeurs communes partagées, socles du fonctionnement d'une identité collective consacrée dans la communauté (*le groupe*), qui est sacralisée par la foi, et par l'importance de la famille. La femme peut aussi être incarnée par des personnages dotés d'une éthique contraire à la posture de la maîtresse-politique. C'est-à-dire des femmes engagées pour la célébration du soi. La conséquence est la rupture de l'unité familiale ainsi que la distance avec l'axiologie de *groupe*. Bien que notre corpus soit temporellement dépassé, sa représentation autour de la femme reste une préoccupation contemporaine. La réflexion nourrit toujours les inspirations, surtout maintenant que l'idéologie se diversifie et gagne en visibilité. Ainsi, interroger ces écrivains, ceux sur qui s'est porté notre intérêt, permet de reconstruire une chaîne de la représentation et de la perception de la femme.

Références Bibliographiques

- AUDISIO Gabriel, 1998, *Religion et identité : Actes du colloque d'Aix-en-Provence, [24-26] octobre 1996*, Aix-en-Provence, Presse de l'Université de Provence, 292 p.
- BOUDON Jacques-Olivier, 2007, *Religion et politique en France depuis 1789*, Paris, Armand Colin, 257 p.
- BOURGET Paul, 1902, *L'Étape*, Paris, Plon, 516 p.
- BOURGET Paul, 1893, *Cosmopolis*, Paris, Édition Alphonse Lemerre, 471 p.
- BOURGET Paul, 1993, *Essais de psychologie contemporaine : Etude littéraire*, Paris, Gallimard, 469 p.
- CITTI Pierre, 1987, *Contre La Décadence : Histoire de l'imagination française dans le roman 1890-1914*, Paris, P.U.F, 358 p.
- DECHAUX Jean-Hugues, 2009, *Sociologie de la famille*, Paris, Éditions La Découverte, 126 p.
- DUCHET Claude, 1979, *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 220 p.
- FEUILLERAT Albert, 1937, *Paul Bourget, Histoire d'un esprit sous la III^e République*, Paris, Librairie Plon, 415 p.
- GIDE André, 1922, *Les Caves du Vatican* (1914), Paris Gallimard, 250 p.
- GUYAU Jean-Marie, 1902, *Éducation et hérédité : Étude sociologique*, Paris, Éditions Félix Alcan, 304 p.
- GOLDMANN Lucien, 1964, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 372 p.
- MAURIAU François, 1913, *L'Enfant chargé de chaînes*, Paris, Bernard Grasset, 275 p.
- ONDO Myriam Marina, 2019, *Les femmes écrivains gabonaises, Paris, Éditions complicités*, 505 p.
- RAMBAUD Vital, 2017, « Paul Bourget, peintre et critique du cosmopolitisme » in *Roman et récit français entre nationalisme et cosmopolitisme*, Paris, Garnier, coll. « classique Garnier », pp. 107-119.



WITTMANN Jean-Michel, 2018, « L'égotiste et le déraciné : la singularité en question dans la littérature française au tournant du siècle » in *Figures de la singularité*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, pp. 181-190.

ZAGANIARIS Jean, 2013, *Queer Maroc : sexualités, genres et (trans) identités dans la littérature marocaine*, Éditions « Des ailles sur un tracteur », 372 p.